

Québec français



***Volkswagen blues* ou la recherche d'identité** Jacques Poulin, *Volkswagen blues*, Montréal, Québec/Amérique, [1984], 290 p.

Aurélien Boivin

Numéro 97, printemps 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44323ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (1995). Compte rendu de [*Volkswagen blues* ou la recherche d'identité / Jacques Poulin, *Volkswagen blues*, Montréal, Québec/Amérique, [1984], 290 p.] *Québec français*, (97), 90–93.

Volkswagen blues¹

ou la recherche d'identité

par AURÉLIEN BOIVIN

DE QUOI S'AGIT-IL ?

Sixième roman de Jacques Poulin, *Volkswagen blues*, publié en 1984, raconte la longue quête de Jack Waterman, nom de plume du héros écrivain en panne d'inspiration, qui décide de partir à la recherche de son frère Théo, disparu il y a quinze ou vingt ans. Son unique point de départ : une simple carte postale au texte illisible que Théo lui a adressée de Gaspé et que Jack a retrouvée dans un livre. Il se rend donc en Gaspésie où, grâce à la perspicacité de la Grande Sauterelle, une jeune Métisse qui se joint à lui dans ses recherches, il parvient à déchiffrer le message de Théo. Il n'en faut pas plus pour qu'il se mette en route à bord d'un vieux minibus Volkswagen, rongé par la rouille, et qu'il parcoure, en compagnie de sa jeune copilote, toute l'Amérique, du Nord au Sud, de la baie de Gaspé à celle de San Francisco. Là, il retrouve son frère, immobilisé dans un fauteuil roulant, atteint de paralysie. Comme Théo qui ne le reconnaît pas et qui lui parle en anglais, Jack assiste à la fin du « Grand Rêve de l'Amérique » : le bonheur collectif est irréalisable, le mythe est anéanti. Jack décide donc de rentrer à Montréal, abandonnant son minibus à la Grande Sauterelle, qui désire rester encore un certain temps à San Francisco, car « elle pensait que cette ville, où les races semblaient vivre en harmonie, était un bon endroit pour essayer de faire l'unité et de se réconcilier avec elle-même » (p. 288).

LA COUVERTURE

Au cours de leur long périple, qui les mène de la Gaspésie à la Californie, Jack et la Grande Sauterelle ont l'occasion de

s'arrêter à plusieurs endroits où se sont déroulés des épisodes importants de l'histoire de l'Amérique, ce qui leur permet de renouer avec leur passé respectif, celui des Blancs et celui des Indiens. L'un des sites les plus impressionnants qui leur est permis de visiter est Chimney Rock, « une formation rocheuse qui fait penser à une cheminée [...] une cheminée d'usine ou une cheminée d'une maison détruite par un incendie » (p.187). Haute de 150 mètres, « [e]lle constituait un point de repère » (*ibid.*). En l'apercevant, les immigrants qui descendaient vers le Sud par la Piste de l'Oregon savaient que les difficultés approchaient car ils auraient bientôt à franchir les montagnes Rocheuses. Chimney Rock annonçait en effet les monts Laramie, contreforts des Rocheu-

Jacques Poulin

VOLKSWAGEN BLUES

roman

QUÉBEC AMÉRIQUE



ses (p. 188) c'est sur cette Piste que sont « morts [...] avec leurs rêves » (184) quelque 30 000 émigrants, souvent ensevelis en toute hâte dans une fosse anonyme.

LE TITRE

Le titre du roman fait allusion à la fois au minibus Volkswagen qui conduit les deux protagonistes en Californie, en suivant la piste des pionniers, voyageurs et aventuriers qui ont pris possession du continent américain, et aux chansons qu'ils entonnent eux-mêmes ou qu'ils entendent au cours de leur odyssee. Les tristes et vieilles chansons françaises traduisent la nostalgie des deux héros attachés à leur pays et à son histoire, tout comme les chansons western ou country qu'ils écoutent rendent compte du drame américain. Y jaillissent des phrases comme « *I'm now alone and I know I need to ramble* » ou « *The blues will haunt me until I die* » (p. 231).

LE DÉCOR

Le décor est nouveau dans l'œuvre de Poulin, puisqu'il englobe une grande partie de l'Amérique, une Amérique panoramique. Jusqu'à *Volkswagen blues*, le romancier s'était contenté de décrire des lieux qu'il connaissait bien pour les avoir habités : son petit coin de Beauce natale où il a passé son enfance, qu'il évoque à nouveau dans ce roman, le Vieux-Québec et ses rues étroites tout imprégnées d'histoire qu'il fait découvrir à la Grande Sauterelle, Cap-Rouge et le fleuve géant, omniprésents dans *Jimmy* (1969) et *Les grandes marées* (1978), voire le Mont-Tremblant dans *Faites de beaux rêves* (1974), tous paysages québécois. *Volkswagen blues* marque l'ouverture du romancier au continent américain, un monde qu'il a souvent évoqué à travers ses lectures et perceptible dans l'inter-texte de ses romans antérieurs.

Au cours de leur voyage Jack et la Grande Sauterelle s'arrêtent dans diverses grandes villes et visitent autant de bibliothèques et de musées, institutions gardiennes du passé, auquel ils sont attachés. Tels des pèlerins en route pour Saint-Jacques-de-Compostelle, ils empruntent à leur tour la route des pionniers qui, écrit avec justesse Jean Morency, « s'avère autant « historique » que « géographique »². D'abord, ils partent de Gaspé, berceau de la civilisation française en Amérique où Jacques Cartier a pris possession du territoire au nom du roi de France, remontent le Saint-Laurent jus-

qu'à Québec, ville francophone au statut particulier dans cette mer anglophone nord-américaine, où ils s'arrêtent pour mieux s'imprégner avant leur voyage, qu'ils poursuivent jusqu'aux Grands Lacs puis jusqu'au Mississippi, le père des eaux, qu'ils atteignent comme les premiers explorateurs pour rejoindre, par la difficile Piste de l'Oregon, la côte ouest, *terra incognita*, où devaient couler le lait et le miel. Beaucoup d'appelés mais peu d'élus. Que de projets refoulés ! Que de rêves brisés ! Jack connaît la même déception après avoir franchi les Rocheuses : son frère Théo, tel le « Grand Rêve de l'Amérique », n'est plus qu'un mythe.

LE TEMPS

Volkswagen blues est un roman linéaire qui se déroule en quelques mois, du début mai jusqu'à la fin de l'été, sans doute à l'aurore des années quatre-vingt, soit la durée du périple. C'est le temps réel de l'histoire reconstituée au terme de l'odyssée. Mais cette histoire est parsemée d'une foule d'analepses (retours en arrière) qui permettent aux deux protagonistes d'évoquer leur enfance de même que leur passé respectif à travers l'histoire de leur race, blanche pour Jack, indienne pour la Grande Sauterelle. Le premier rappelle le souvenir de ces intrépides et courageux voyageurs et explorateurs, partis à la découverte du continent, de ces pionniers et aventuriers à la recherche du bonheur, du paradis perdu. Il évoque encore les batailles et guerres des conquérants contre les Indiens. Quant à Pitsémine, qui dévore les livres d'histoire comme d'autres, des bonbons, elle réécrit l'histoire du continent américain selon le point de vue de ceux de sa race. Cette histoire est différente de l'histoire des Blancs. Ne confie-t-elle pas à Jack, son compagnon : « Quand vous parlez de découvreurs et d'explorateurs de l'Amérique... Moi, je n'ai rien en commun avec les gens qui sont venus chercher de l'or et des épices et un passage vers l'Ouest. Je suis du côté de ceux qui se sont fait voler leurs terres et leur façon de vivre » (p. 28). Excellente conteuse, elle ne manque jamais une occasion pour corriger l'histoire des Blancs et évoquer le massacre d'un groupe d'Indiens ou l'extermination d'une tribu, voire celle des bisons par Buffalo Bill, qui n'a rien d'un héros légendaire dans l'histoire des Indiens. De telles scènes d'horreur rapportées avec autant d'art que de précision et qui contribuent à rapprocher sen-

siblement les deux protagonistes, prouvent hors de tout doute que l'Amérique, selon Jack le pacifique, « a été construite sur la violence » (p. 129). C'est d'ailleurs parce que la « violence éclatait à chaque page » (p. 123) qu'il interrompt avant la fin sa lecture de l'ouvrage de Timothy Severin, *Exploreers of the Mississipi*.

LA STRUCTURE

Divisé en 33 chapitres d'inégale longueur qui correspondent à la quête de Jack parti à la recherche de son frère, *Volkswagen blues* est rigoureusement structuré. Le chapitre 17, par exemple, au centre du roman, est également le centre du voyage. Il s'intitule d'ailleurs « Le milieu de l'Amérique ». C'est dans ce chapitre, qui se déroule à Kansas City, que Pitsémine se documente à fond sur la route encore à parcourir, en lisant *The Oregon Trail Revisited* de Gregory M. Franzwa, et que Jack, aussi prévoyant que sa compagne, après avoir souffert du complexe du sca-phandrier (p. 146-147) et surmonté son désespoir, prépare le minibus en faisant changer les bandes de freins. La quête peut donc continuer.

Mais cette recherche de Théo que Jack entreprend plusieurs années après sa disparition n'est qu'un prétexte pour se retrouver lui-même, se mieux connaître et mieux connaître les autres. Il cherche sa propre identité et, au terme de son voyage, s'il a raté l'objet de sa quête avouée — son frère est paralysé et a été assimilé —, il a réussi sa quête non avouée mais qui est en même temps la seule véritable, puisqu'il est maintenant prêt à vivre cette « partie de lui-même qui a oublié de vivre » (p. 137) et qu'il a appris à s'accepter, au contact de la Grande Sauterelle, à s'apprécier aussi. La Californie atteinte, il est enfin disposé à apprendre « comment ça marche, les rapports entre les gens » (p. 189).

Volkswagen blues, contrairement aux autres romans de Poulin, est donc un roman de l'espoir. Après avoir été paralysé, comme son frère Théo, l'écrivain Jack peut enfin se consacrer à l'écriture d'un nouveau roman. Si « l'écriture [est] pour lui non pas un moyen d'expression ou de communication, mais plutôt une forme d'exploration » (p. 90), il peut procéder à la narration de son voyage initiatique car il a trouvé sa raison de vivre. Ainsi que l'écrit Jonathan M. Weiss, « [l]a Volkswagen et la Grande Sauterelle même, devenues toutes les deux une étape dans la vie de l'écrivain, peuvent désormais

exister sans lui, tout comme il peut maintenant exister sans elles³ ».

Quant à la Grande Sauterelle, elle a réussi son programme ou, à tout le moins, elle est en bonne voie de le réussir puisque San Francisco « était un bon endroit pour essayer de faire l'unité et de se réconcilier avec elle-même ». Si les deux protagonistes ont eu besoin de livres et de visites dans les musées pour parvenir à destination, ils ont dû aussi se secourir mutuellement et réclamer la présence de quelques adjuvants (ou aides) pour atteindre leur objectif et réussir leur quête.

LES PERSONNAGES

Il sont au nombre de trois : Jack, la Grande Sauterelle et Théo. Mais il y a aussi le minibus et le chat Chop Suey. Regardons-les de plus près.

Jack Waterman : c'est un nom de plume qu'il a hérité de son frère. Écrivain sans diplôme âgé de 40 ans, aux idées tout embrouillées (p. 22) mais passionné des mots, il se dit un lecteur parcimonieux (p. 42). Il aime « Hemingway, Réjean Ducharme, Gabrielle Roy, Salinger, Boris Vian, Brautigan et quelques autres » (p. 42). Au début de son voyage, parce qu'il n'a pas « de roman en chantier » (p. 42), il est inquiet et doute de son talent (p. 43). Pour dire vrai, il est loin d'être « content de lui-même en tant qu'écrivain. D'une manière générale, il ne s'aimait pas beaucoup » (p. 47). Loin de se considérer comme un « écrivain idéal », « [il] se rangeait parmi ceux qu'il appelait l'espèce laborieuse : patient et obstiné mais dépourvu d'inspiration ou même d'impulsions, il se mettait à l'œuvre tous les jours à la même heure et, grâce à un travail méthodique et opiniâtre, il arrivait à écrire sa page quotidienne » (p. 47). C'est un être timide, réservé, sérieux mais capable d'humour, quelque peu gauche avec les femmes car un peu trop pudibond et... rapide *en affaire*, ainsi qu'il le prouve à la Grande Sauterelle, qui l'a attiré sur le *soft shoulder* de la Piste de l'Oregon, non loin de la ligne du partage des eaux (p. 221-222). L'effet est raté et la fille, déçue.

Si l'écriture est pour lui une exploration, elle est aussi à la fois une « raison de vivre » et une « raison de ne pas vivre ». Il s'explique et dévoile en même temps son drame, celui de l'écrivain, un être solitaire : « Je veux dire : vous vous enfermez dans un livre, dans une histoire, et vous ne faites pas très attention à ce qui se

passé autour de vous et un beau jour la personne que vous aimez le plus au monde s'en va avec quelqu'un dont vous n'avez même pas entendu parler » (p. 136). Comme tous les héros de Poulin, Jack, selon Pitsémine, est d'une extrême douceur, d'une grande tendresse et il a un profond respect pour les gens (p. 126), avec qui, cependant, il a de la difficulté, comme d'autres héros du romancier, à nouer des relations solides (p. 289), sans doute parce qu'il est timide et qu'il n'a pas le sens de l'orientation (p. 94). Ce n'est qu'à la fin de son odyssee qu'il parvient à s'épanouir, à oublier le monde de l'enfance associé au passé et à accéder enfin au monde de l'adulte.

Pitsémine ou la Grande Sauterelle : elle est née à La Romaine, une réserve indienne (montagnaise) située à environ 400 km au nord-est de Sept-Îles, en Basse-Côte-Nord. Parce que sa mère a épousé un Blanc, chauffeur de camion, la famille n'a jamais eu de maison et a toujours vécu dans une roulotte. C'est sans doute pourquoi elle est très à l'aise dans le minibus qu'elle conduit d'ailleurs avec habileté et qu'elle peut réparer avec précision car elle est aussi une mécanicienne experte — elle n'est pas, en cela, une vraie Indienne, ainsi qu'elle l'affirme. Elle se révèle encore une excellente copilote car elle a « un sens de l'orientation infailliable » (p. 53), qualité qui la rapproche, cette fois, de sa race mais qui l'oppose encore à Jack. C'est une grande lectrice qui lit, non pas parcimonieusement, mais « avec une voracité qu'il [Jack] n'avait encore jamais vue » (p. 41). C'est aussi une fine psychologue qui comprend le drame de son compagnon, qui veut partager sa solitude sans jamais toutefois imposer sa présence. Elle est heureuse quand elle est en voyage ou sur la route, à la manière de Jack Kerouac qu'elle découvre grâce à l'autre Jack.

Comme Jack, elle cherche son identité car elle ne sait pas vraiment qui elle est. Elle n'hésite pas à coucher dans un cimetière ontarien, près du tombeau du chef Thayendanaya, afin de « se réconcilier avec elle-même » (p. 81). Elle est partagée entre deux cultures, deux races, comme elle l'est aussi entre la nature dépouillée de tout et la lumière, et elle sait « que ça va durer toujours » (p. 57). Elle avoue à Jack « qu'elle n'était ni une Indienne ni une Blanche, qu'elle était quelque chose entre les deux et, finalement, elle n'était rien du tout » (p. 224). Jack n'est pas de

cet avis : « Je trouve que vous êtes quelque chose de neuf, quelque chose qui commence. Vous êtes quelque chose qui ne s'est encore jamais vu » (*ibid.*). Elle ressemble, peu s'en faut, au personnage de Susie l'Ourse du roman *L'hôtel New Hampshire* de John Irving qu'elle admire. C'est sans doute d'elle que lui vient le goût de se déguiser non en bête mais en homme, d'où son caractère androgyne. À l'opposé de son compagnon au départ, elle ne fait plus qu'un avec lui, à la fin. L'écart qui les séparait est donc considérablement réduit jusqu'à une sorte de solidarité des races et des cultures, jusqu'à une sorte d'osmose : « [...] ils se serrèrent l'un contre l'autre, assis au bord de leur siège, les genoux mêlés, et ils restèrent un long moment immobiles, étroitement enlacés comme s'ils n'étaient plus qu'une seule personne » (p. 290).

Théo : « à moitié vrai et à moitié inventé » (p. 137), c'est le frère aîné et adulé du héros. Il a fait des études en histoire mais n'a jamais travaillé dans ce domaine, ce qui ne l'empêche pas d'avoir une grande admiration pour Étienne Brûlé. Comme lui, et comme les pionniers, Jack est « absolument convaincu qu'il [Théo] était capable de faire tout ce qu'il voulait » (*ibid.*). À l'image de son héros, démythifié, Théo, démythifié aussi, devient un « bum ». Jeune, il avait des qualités de chef et il savait l'art de raconter des histoires aux enfants. Par après il a développé aussi le goût des voyages, sans laisser de traces derrière lui, et une passion pour les courses automobiles de Formules 1, comme cet autre Théo (mais peut-être est-ce le même ?) que l'on découvre dans *Faltes de beaux rêves*. « [...] ce frère plus grand que nature et le Théo de *Volkswagen blues*, ce frère introuvable, ne sont que deux représentations d'une seule et unique figure de demiurge (ainsi que le suggère le nom), symbole d'un autre moi supérieur inexistant et n'ayant jamais existé, mais dont persistait néanmoins la nostalgie⁴ ».

Chop Suey, le chat, qui, à l'image des autres chats de Poulin, se révèle un compagnon docile et affectueux.

Le Volkswagen, qui, bien que vieux, — il date de 1970, a été acheté en Allemagne mais a bourlingué sur les routes de l'Amérique depuis Halifax jusqu'en Floride. Parce qu'il est vieux — Jack aussi se sent vieux —, il a ses habitudes et ses manies. Jack le considère comme une personne réelle puisqu'il lui parle réguliè-

Programme de formation personnelle et sociale

La Collection MON PETIT MONDE

1^{re} année
PAR LE MÊME AUTEUR

2^e à 6^e année
(accords de principe du ministère de l'Éducation du Québec)

Primaire

Bientôt disponible

Ce matériel est rédigé dans une langue qui élimine les éléments sexistes.

Pour chaque niveau:

- un manuel qui suscite chez l'élève la réflexion, le jugement et la pensée critique à partir de situations liées à la réalité.
- un guide d'enseignement qui respecte soigneusement la démarche d'apprentissage.

1^{re} année
 • manuel de l'élève
 ISBN 2-7601-3889-5 (70 pages)
 • guide à paraître

2^e année
 • manuel de l'élève
 ISBN 2-7601-3888-7 (96 pages)
 • guide à paraître

3^e année
 • manuel de l'élève
 ISBN 2-7601-3896-8 (96 pages)
 • guide à paraître

4^e, 5^e et 6^e année à paraître en février 1995

guérin Montréal Toronto
 4501, rue Drolet
 Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
 Tél.: (514) 842-3481
 Téléc.: (514) 842-4923

rement. C'est, écrit Nicole Décarie, « le lieu mobile et clos d'une longue rencontre entre deux solitaires qui vivent leur individualité et la livrent, parfois en confiance, parfois en tendresse, sans illusion ⁵ ».

LES PRINCIPAUX THÈMES

L'américanité : elle se traduit par le « Grand Rêve de l'Amérique ». Ce rêve est omniprésent, voire envahissant dans le roman, mais qui s'effondre à mesure que Jack et Pitsémine se rapprochent du but ultime de leur odyssée mythique, initiatique. À San Francisco, ils ne retrouvent que « des parcelles du vieux rêve » qui « s'était brisé en miettes comme tous les rêves » (p. 101). L'Amérique idéalisée n'est plus qu'un paradis perdu, à l'image de Théo, réduit au mythe.

L'enfance : c'est un thème qui traverse tout le roman. L'enfance est associée à la nostalgie des origines, à la redécouverte du commencement. Jack, pourtant timide, évoque avec regret son enfance qui n'est plus que souvenir. Il se rappelle surtout les merveilleux moments vécus avec son frère, « dans une grande maison de bois située au bord d'une rivière, tout près de la frontière des États-Unis » (p. 27), microcosme du Québec, peuplé de personnages historiques devenus héros légendaires, d'aventuriers non moins célèbres, mais tout aussi légendaires, de coureurs de bois et de voyageurs intrépides et courageux qu'il affectionne tout particulièrement et qui ont tous participé, d'une manière ou d'une autre, à la conquête du continent. Il associe Théo à cette galerie de personnages légendaires.

La chute du héros : le héros, à mesure que se déroule le voyage et l'histoire, à mesure que les protagonistes découvrent la vraie histoire, finissent par perdre leur statut, à l'exception des pionniers et des voyageurs qui ont parcouru le territoire à la recherche d'un bonheur inaccessible. Le paradis terrestre est un paradis perdu. La violence est omniprésente et est même associée à Théo qui a laissé sa marque sur un rocher sur les bords de la rivière Sweetwater : « La vérité était rouge comme une tâche de sang » (p. 214).

La recherche d'identité : Jack et Pitsémine sont l'un et l'autre à la recherche de leur identité. Sur ce point, leur quête est réussie car ils se sont épanouis au contact l'un de l'autre à mesure qu'ils

(re)prenaient possession du territoire et qu'ils découvraient leurs origines.

La recherche du bonheur : dans les romans de Poulin, cette recherche passe par l'autre que le héros apprend à découvrir en même temps qu'il apprend à se découvrir lui-même. Jack et Pitsémine en sont de bons exemples, comme Teddy et Marie des *Grandes marées*.

L'Eldorado : mythe associé au mythe du recommencement et à la recherche du bonheur, inaccessible, dans l'œuvre de Poulin (cf. *Les grandes marées* et *Le Vieux Chagrin*, en particulier). L'Eldorado de Jack n'a rien du paradis retrouvé, ce paradis que découvre Évelyne, l'héroïne de la longue nouvelle *De quoi l'ennuies-tu, Évelyne ?* de Gabrielle Roy, auteurs que Jack apprécie beaucoup. Le héros de *Volkswagen blues* est frère de Gregory Francoeur, le héros d'*Une histoire américaine* de Jacques Godbout, qui ne trouve que déboires et échecs en Californie. Mais Jack a retrouvé son identité.

La douceur et la tendresse : deux thèmes récurrents chez Poulin. L'homme, chez Poulin, est incapable de déplaire. S'il est timide, il est doux et tendre, compréhensif et généreux. Comme la femme d'ailleurs. Mais il est profondément solitaire.

Le voyage : voilà un autre thème récurrent chez Poulin. *Volkswagen blues* raconte l'odyssée d'un homme parti à la recherche de son frère et de lui-même. C'est donc l'occasion pour lui, le narrateur omniscient qui observe de l'extérieur, et pour le romancier, qui se ressemblent comme deux frères, de parcourir l'Amérique et de s'attarder à la pénétration des francophones sur le territoire américain de façon à lui permettre de renouer avec ses racines.

L'écriture ou la difficulté d'écrire : c'est une autre récurrence dans l'œuvre de Poulin. Si, dans *Volkswagen blues*, l'écrivain, en panne d'inspiration, découvre un nouveau sujet de roman au cours de son périple, dans *Le Vieux Chagrin*, il découvre, dans la solitude et l'intimité de son bureau, un environnement propice à son travail. L'acte d'écrire est un acte solitaire, même pour « l'écrivain idéal ». Dans *Volkswagen blues*, l'écrivain idéal s'enferme dans son bureau, comme il s'isole dans son intimité, pour écrire. Car l'écriture est exigeante et difficile.

Poulin, comme c'est son habitude, fait souvent allusion aussi aux écrivains qui l'ont marqué, qui l'ont influencé. Ici, il va plus loin puisqu'il confie un rôle à son écrivain préféré, Hemingway, qui apparaît sous les traits d'un vieux clochard sympathique, à Saul Bellow et même à Jack Kerouac.

CONCLUSION

Volkswagen blues est, indéniablement, le « grand roman des Amériques », puisqu'il a le mérite « de réconcilier enfin, de manière on ne peut plus explicite, l'homme québécois avec sa destinée continentale ⁶ ». Selon Michel Laurin ⁷, ce roman a toutes les allures d'une fable qui peut facilement s'appliquer au Québec : Théo, ce frère disparu (cette troisième moitié de lui-même que recherche Jack) [...] ne pourrait-il pas être l'image de l'identité nationale que les Québécois poursuivent depuis des siècles, sans jamais parvenir à la saisir ? Théo, paralysé et parlant anglais, ne pourrait-il pas aussi être le symbole du danger qui guette la nation québécoise, trop repliée sur elle-même, sur ce continent anglophone menaçant ? Pour contrer ce danger, pour l'éliminer ou, à tout le moins, le réduire, il faut, comme Jack, découvrir son identité et accepter de vivre au contact de l'autre, s'ouvrir aux autres. Il faut oublier le passé, souvent violent, et se tourner résolument vers l'avenir.

Notes

1. Montréal, Québec/Amérique, [1984], 290 p.
2. Jean Morency, *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique. De Washington Irving à Jacques Poulin*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1994, 258 p. [v. p. 216].
3. Jonathan M. Weiss, « Une lecture américaine de *Volkswagen blues* », *Études françaises*, vol. XXI, n° 3 (hiver 1985-1986), p. 89-96 [v. p. 96].
4. François Gallays, « *Faites de beaux rêves*, roman de Jacques Poulin », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. V : 1970-1975, sous la direction de Maurice Lemire, Montréal, Fides, 1987, p. 332.
5. Nicole Décarie, « *Volkswagen blues* », *Mæbius*, n° 22 (été 1984), p. 100-101 [v. p. 101].
6. Jean Morency, *op. cit.*, p. 213.
7. Michel Laurin, « Le livre du mois. *Volkswagen blues* de Jacques Poulin », *Le Progrès*, 30 juillet 1984, p. 15.